

Paris, 20 septembre 1911

5022



M. Adolphe, cher ami,

Votre petit mot
m'a fait le plus grand
plaisir. J'allais vous écrire
à la Pliche, pour avoir
de vos nouvelles, craignant
quelque retour de votre indisposition.
Puisque vous êtes en bonne santé,
et à Argus, où vous vous
plaisez, me voilà rassuré.

Je le suis un peu moins
sur nos bons amis les
Russes, non seulement à
raison de leur politique, — à
laquelle je n'entends pas grand
chose, si ce n'est qu'elle va
mal, — mais surtout à cause
de l'avance des Allemands.

es des progrès qu'ils font
comme pour envelopper, le
centre russe. C'est une faute
de voir une pareille manœuvre
d'hommes inutilisée par
l'incertitude administrative et
l'insuffisance de commandement.
Si les Russes avaient été
alliés des Allemands, eux-ci
auraient bien su les faire marcher,
comme les Autrichiens. Mais nous
avons déjà trop de peine à nous
organiser nous-mêmes pour
nous mêler d'organiser nos
alliés. D'automne va s'achever
sans rien d'important de notre
côté. Les troupes anglaises manées
dans le nord, et les nôtres
manées en Champagne et en
Pologne vont simplement
empêcher les Allemands de
Junker. Peu peut-être leur servir
pour le présent. Mais qu'est-ce

Pour l'avenir ? Je commence
à craindre que la guerre ne
finisse dans l'épuisement général,
pour une paix boiteuse et provisoire.
Espérons toujours, ne nous laissons
pas désespérer.

Mon neveu, le fils de ma
sœur, est tombé gravement malade
à Clairvaux, où il était infirmier
depuis le mois de décembre. Son
service était dur. Il avait une
nuit sur deux, en soignant des
contagieuses. Il a maigri beaucoup,
puis une crise grave d'anémie s'est
déclarée. On l'a fait se faire dans
un dépôt de médicaments. Nous sommes
presque tous inquiets, deux de ses
sœurs étant mortes de phtisie pulmonaire.
Mon autre neveu, le médecin, est
maintenant dans une ambulance
du front quelque part vers
l'Argonne.

Je suis resté ici depuis une

1866
dizaine de jours. Je travaille
le matin. Je continue à faire
de très longues promenades
l'après-midi. Aujourd'hui j'ai pris
le tramway pour aller à la porte
de Picpus, puis de mon pied léger
je me suis transporté au donjon de
Vincennes, et de là je suis revenu
à travers bois vers la porte de
Charenton, les fortifications et le
quai de Bercy. Trois heures de
marche.

La seconde édition de ma
brochure va paraître. J'imprime
aussi le commentaire d'une Epître
de saint Paul. Je me console
ainsi, comme je peux, d'être sans
nouvelles de Cuminot. Notre soirée
des poètes aura peut-être égalé la
dernière lettre que je lui ai écrite.

Affectueux respects,

A. Loisy